

Une parabole ...!

Al-Jumhuriya, 7 septembre 1955.

La maison était paisible et tranquille, sa subsistance lui venait en abondance de toutes parts, et ses habitants passaient leur vie dans la quiétude, ne faisant de mal à personne et n'étant lésés par personne, même si quelque désaccord, tantôt calme, tantôt violent, surgissait entre eux de temps à autre. Ils se querellaient et se réconciliaient, et personne d'étranger n'entrait dans leurs querelles ou leurs réconciliations, car rien de cela ne concernait quiconque d'autre qu'eux-mêmes. Mais cette abondante subsistance qui leur venait de toutes parts suscita dans le cœur de certaines gens l'envie et la convoitise que l'abondance suscite d'ordinaire dans le cœur des avides et des cupides, qui aiment s'approprier toute chose et ne rien laisser aux autres. Un jour, un désaccord surgit parmi les gens de la maison et s'aggrava entre eux, et ils ne savaient pas si ce désaccord avait l'une de ces origines que les frères se reprochent entre frères, ou s'il avait une origine extérieure, venue de certains de ces avides et cupides dont le cœur était rempli d'envie et d'égoïsme, qui les incitèrent les uns contre les autres et les dressèrent les uns contre les autres, puis vinrent à eux souriants, leur témoignant de l'affection tout en dissimulant la ruse et les machinations contre eux.

Ils ne cessèrent d'être doux avec eux et de feindre de les réconcilier, jusqu'à ce que les gens de la maison en vinssent à leur faire confiance, à s'appuyer sur eux, et à les désigner comme arbitres du différend qui s'était élevé parmi eux. Et ils n'eurent pas plus tôt fait cela que ces étrangers vinrent à eux joyeux et réjouis, rendant attrayante la confiance et la dépendance envers eux-mêmes, et leur donnèrent des gages et des engagements qu'ils retiendraient certainement la violence de chaque partie contre l'autre, qu'ils leur garantiraient certainement l'aisance et l'abondance, et qu'ils écarteraient d'eux certainement l'agression des agresseurs et les raids des pillards. Et l'homme libre est parfois trompé, et se laisse tromper ; ainsi les gens de la maison se laissèrent-ils tromper par ces fourbes qui machinaient contre eux. Les choses allèrent légèrement et facilement durant quelques années, mais leur facilité se transforma bientôt en difficulté, et leur douceur se transforma bientôt en dureté, et le mal ne tarda pas à déclarer ouvertement sa laideur et à révéler la ruse et les machinations qu'il dissimulait. Les hommes libres, trompés, regardèrent, et trouvèrent que leurs protecteurs ne voulaient rien d'autre que d'en faire des esclaves, les employant à leur propre

profit et les abaissant pour satisfaire leurs caprices et leurs désirs. Et les trompés se repentirent après que le temps du repentir fut passé et que l'épée eut frappé avant que la lame ne pût être remise au fourreau, comme le dit le vieux proverbe, et ils entreprirent de se reprendre, de recouvrer leur liberté, et de remettre la main sur ce qu'ils possédaient dans la maison et alentour, mais ne trouvèrent aucun moyen d'y parvenir ; ils trouvèrent plutôt que leurs protecteurs s'étaient accaparé leurs personnes à l'exclusion d'eux-mêmes, s'étaient accaparé leur terre, ses récoltes et ses ressources à leur exclusion, et les avaient réduits à la faim après l'abondance, à l'abaissement après l'honneur, et à devenir des serviteurs après avoir été des maîtres. Et ils ne s'en contentèrent pas ; ils allèrent à l'excès dans leur asservissement et leur exploitation, et s'immiscèrent entre eux et leurs affaires les plus intimes, se mettant à changer l'ordre auquel les gens de la maison étaient habitués et les coutumes dont ils avaient hérité, sans les consulter en rien ni les concerter en rien. Puis ils marchèrent contre eux avec leur cavalerie et leur infanterie, occupèrent ce qu'ils possédaient autour de leur maison, puis occupèrent la maison elle-même, et s'approprièrent le meilleur de ses chambres, de ses pièces et de ses commodités. Et ils ne s'en contentèrent pas ; ils les soumirent à une domination directe, dans leurs affaires petites comme graves. Et ils n'eurent pour eux ni égard ni respect du pacte ; ils rompirent plutôt tout engagement et tout pacte qu'ils leur avaient donnés, sans réserve, sans scrupule, sans précaution, et se mirent à destituer leurs chefs, à les changer et à les remplacer selon ce que dictaient leurs propres intérêts, non les intérêts des gens de la maison. Puis ils dépassèrent dans la tyrannie et l'agression toute limite et rejetèrent toute pudeur, et plus rien ni personne ne conserva de dignité à leurs yeux ; ils laissèrent plutôt une faction de leurs pires éléments livrée à ces malheureux, qui en firent commerce et profit, les vendant comme on vendait jadis les esclaves.

Et ils persistèrent dans cette oppression, tandis que ces désespérés patientaient et patientaient encore, rappelant leur passé et le rappelant aux autres, rappelant les engagements qui leur avaient été donnés et les rappelant aux autres — mais rien de tout cela ne leur servit à rien ; cela ne fit qu'inciter davantage leurs maîtres et leurs protecteurs contre eux, de sorte qu'ils ajoutèrent injustice sur injustice et atrocité sur atrocité.

Mais toute chose a une limite, et la patience a un terme auquel elle aboutit ; et les plus nobles des hommes, lorsqu'on leur fait subir l'injustice, peuvent l'endurer un temps, mais pour un temps seulement.

Lorsque la patience atteint son comble, ceux qui avaient enduré sortent de leur réserve, et se soulèvent pour la dignité perdue, la liberté usurpée, les intérêts dilapidés, les sanctuaires violés, l'honneur bafoué, le sang versé, et les vies anéanties.

Alors les protecteurs crièrent au malheur et à la catastrophe, et accusèrent ces gens lésés et opprimés d'ingratitude, de rébellion et de reniement des bienfaits, de sectarisme odieux et d'une haine qui n'épargne rien, puis répandirent tout cela jusqu'à en remplir les contrées de la terre, en Orient comme en Occident. Mais certaines contrées de la terre ont goûté, par leur propre peuple, les mêmes sortes d'oppression et d'avilissement, les mêmes genres d'humiliation et d'abaissement, que ces gens lésés et opprimés ont goûtés ; et c'est pourquoi elles éprouvent de la tendresse pour tout lésé, et de la compassion pour tout opprimé, et condamnent l'injustice chez tout oppresseur, et détestent l'agression chez tout agresseur. Elles le sentent au plus profond de leur âme et dans les replis intimes de leur cœur, et le considèrent comme un devoir qui leur incombe, et feraient davantage que de la simple tendresse, de la compassion et de la pitié si elles le pouvaient — quoi qu'en pensent les agresseurs et quelle que soit la colère des tyrans ; car le cri des opprimés doit trouver un écho dans certains cœurs, et la justice doit avoir ses défenseurs, même seulement par les langues et les cœurs, dans ce monde que l'injustice a rempli, et dont les puissants ont été corrompus par l'avidité, la cupidité, l'excès et la vanité.

C'est exactement ce qui s'est produit en Afrique du Nord, et au Maroc en particulier, et c'est exactement ce qui exaspère les Français et remplit leur cœur de ressentiment et d'indignation contre ceux qui réclament leurs droits et se soulèvent pour leur cause, d'une part, et contre ceux qui éprouvent pour eux de la tendresse et de la compassion, d'autre part.

Dieu m'est témoin que je n'ai décrit la conduite des Français au Maroc que d'après ce que j'ai lu, et que je continue de lire, dans de nombreux journaux français, et sous la plume de nombreux grands écrivains et savants français ; car je ne suis allé ni au Maroc, ni dans aucun pays d'Afrique du Nord, et je me montre toujours prudent lorsque j'entends les plaintes de ceux qui se plaignent et les lamentations des opprimés, craignant que leurs plaintes et leurs lamentations ne soient pas entièrement exemptes d'une certaine exagération. Mais ce que je lis

dans la presse française quotidienne et hebdomadaire va bien au-delà de ce que j'ai mentionné ici ; car les Français eux-mêmes reconnaissent qu'ils ont rompu le traité du protectorat et gouverné les Marocains directement, et reconnaissent qu'une partie de leurs colons s'est accaparé tous les fruits de la terre à l'exclusion des Marocains, et s'y est installée non comme hôtes du peuple du pays, mais comme maîtres qui commandent et interdisent, qui cultivent la terre et en extraient tout ce qui apporte profit et richesse à leur industrie et à leur commerce.

Et les Français accusent une partie des leurs de vendre certains Marocains, hommes et femmes, comme on vend des marchandises, et comme on vendait jadis les esclaves. Il suffit que les gens lisent les journaux L'Observateur, L'Express et Le Monde pour y trouver quelque chose de plus affreux et de plus hideux encore que ce que j'ai mentionné. Je ne leur fais donc pas tort ; ce sont plutôt leurs propres écrivains et savants qui leur font tort, s'il y a quelque tort dans le fait de consigner ces méfaits. Et les écrivains et savants français qui consignent contre leur propre patrie cette injustice, dont tout homme libre de cette époque aurait honte, signent ce qu'ils écrivent de leur nom en toutes lettres, assument les conséquences de ce qu'ils consignent comme péchés contre leur patrie, et s'exposent à un procès s'ils mentent ou exagèrent. Et je ne sache pas que l'un d'entre eux ait jamais été traduit devant les tribunaux, ni qu'un seul des journaux qui publient ces injustices ait jamais fait l'objet d'un blâme ou d'une réprimande. Et il ne faut pas dire que la liberté de la presse est absolue, hors de portée de quiconque voudrait y porter atteinte ; car la liberté de la presse ne permet pas aux gens de mentir sur leurs propres patries, ni de les accuser faussement de commettre des péchés et de se rendre coupables d'actes honteux. Combien de fois certains journaux sont-ils saisis en France, et leurs propriétaires et leurs rédacteurs traduits en justice, pour des affaires bien moins graves et bien moins importantes que celle-ci ! Et plus étrange encore, certains rédacteurs de la presse française nomment ouvertement certains individus et certains organismes financiers, commerciaux et politiques qui commettent ces péchés, et pourtant, malgré tout cela, ne sont même pas soumis à un procès civil — comme s'ils étaient sûrs de tout ce qu'ils disent, et pour cette raison ne craignent aucun procès ni ne redoutent aucune conséquence.

Que les Français s'en prennent donc d'abord à eux-mêmes avant de s'en prendre à d'autres, et qu'ils blâment leurs propres hommes de

lettres, leurs savants et leurs hommes politiques avant de blâmer les Égyptiens, les Syriens, ou tout autre peuple d'Orient ou d'Occident ; car les Français peuvent exiger de leurs propres citoyens ce qu'ils veulent, mais ils ne peuvent exiger de nous le silence sur ce que leurs propres fils ne taisent pas. Ils disent de nous, à tort et à raison — et même, ils disent de nous bien plus de choses fausses que de choses vraies — ce qui nous afflige, mentant et exagérant ; qu'ils acceptent donc au moins de nous que nous disions d'eux le plus léger de ce que disent certains de leurs propres fils.

L'important est que le mal a atteint son comble entre les Français et nos frères d'Afrique du Nord. Les Français ont reconnu leur injustice et l'ont traitée avec une mesure d'équité, quoique faible, en Tunisie, et tentent de reconnaître leur injustice en Algérie et au Maroc, mais n'ont pas encore trouvé le courage de cette reconnaissance ; mais les événements leur donneront ce courage avant longtemps :

Si ce n'est demain, comme ils le prétendent, alors après-demain.

Et qui sait — peut-être ce propos n'atteindra-t-il pas l'Égypte avant que les Français n'aient eux-mêmes consigné qu'ils avaient été injustes au Maroc, et qu'ils avaient commis un excès dans cette injustice, envers eux-mêmes comme envers les Marocains, et envers les droits de l'homme que leur propre révolution a proclamés il y a un siècle et demi.

Car la déposition du sultan régnant, ou sa contrainte à l'abdication, l'établissement d'un conseil de régence sur le trône marocain, la formation d'un gouvernement représentant toutes les tendances politiques du Maroc, et l'ouverture de négociations avec ce gouvernement — tout cela, si les Français en décident ainsi, et ils en décideront ainsi, nul doute, et peut-être même en décideront-ils ainsi aujourd'hui même, constitue un aveu qu'ils ont été injustes, et qu'ils ont commencé à revenir à eux-mêmes et à s'incliner vers une certaine mesure de justice et d'équité, et de restitution de certains droits à leurs ayants droit. Quelle est donc leur colère contre nous, et quel est leur avertissement à notre égard ?! Et le lecteur ne doit pas s'étonner de ce mot d'« avertissement », car je lis dans certains journaux français — dans Le Figaro en particulier — un ressentiment contre l'Égypte, la Syrie et l'Irak, un appel ouvert au gouvernement français à contraindre ces pays et d'autres à respecter la France, puisqu'elle est capable d'imposer à ces pays et à d'autres le respect de la France. Et j'avoue qu'à peine avais-je lu ces propos dans Le Figaro que j'éclatai de rire, et dis, comme le disent les

gens chez nous quand ils se moquent de quelque chose : « Je vous demande pardon. »